Note sur quelques toponymes des régions calciaires

Autor(en): **Testaz, Gregoire**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **4 (1971)**

Heft 2

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-869768

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTE SUR QUELQUES TOPONYMES DES RÉGIONS CALCAIRES [1]

Le franco-provençal a fourni au vocabulaire des phénomènes karstiques plusieurs termes désormais banalisés par tous les « karstologues » [2] de langue française : lapiaz, tane, baume et d'autres encore. En étudiant la morphologie des régions calcaires de la Suisse romande et de la France avoisinante, on retrouve un certain nombre de toponymes dont l'usage semble être lié à la présence de cette roche au comportement si particulier face aux agents d'érosion.

Si les rapports entre nature du terrain et toponymie sont parfois délicats à établir, et conduisent à des généralisations abusives [3], si beaucoup de toponymes ne sont pas liés à un type particulier de roche, mais plutôt à des caractères anthropo- ou zoomorphiques, il n'en est pas moins vrai que certains sont représentatifs de la nature du sous-sol. Par un enchaînement de conséquences remarquables, les régions calcaires sont souvent les plus archaïsantes parmi les provinces linguistiques, et forment autant d'îlots conservateurs au sein des zones ayant subi les transgressions et régressions successives des différents parlers.

Cette petite étude veut se borner à passer en revue quelques toponymes des régions calcaires, pris sous l'aspect géographique (nous ne sommes pas linguiste), en essayant de déterminer le degré de

---

[1] Le seul but de cette étude est de montrer la fréquence de certains toponymes, attachés aux phénomènes de l'érosion karstique, relevés en Suisse romande et en France. Toutes les notions étymologiques sont empruntées aux ouvrages des linguistes cités dans la bibliographie. M. le professeur H. Onde a bien voulu relire complètement notre texte, et nous faire part de ses remarques ; nous l'en remercions vivement.

[2] Ce néologisme douteux est utilisé par les géographes pour désigner, avec un brin d'ironie, leurs collègues spécialisés dans l'étude des régions calcaires.

[3] Les « compayrés » désignant tout éboulis (cum-peyres) en occitan, ont été réservés par les géomorphologues pour les chaos de blocs granitiques. Les compayrés sont pourtant plus fréquents sur les Causses que dans les Ségalas, comme le relève P. Fénelon.

relation avec la nature du sol et de ses formes. Le *Vocabulaire français des phénomènes karstiques,* rassemblé par le professeur P. Fénelon [1], nous a servi de guide, mais comme le préconise A. Dauzat [2], c'est cartes topographiques et géologiques en main, et sur le terrain le plus souvent, que nous avons vérifié les usages et acceptions des termes relevés ici. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur aux ouvrages classiques de toponymie synthétique (voir bibliographie) pour toutes les notions étymologiques.

1. *Les formes superficielles*

Domaine riche en toponymes évocateurs et pittoresques, les formes superficielles comptent aussi les termes les moins spécifiques. Nous avons relevé aussi que certains noms de lieux de cette catégorie sont attachés à un aspect secondaire du paysage, alors que des formes d'érosion pourtant grandioses auraient dû déterminer l'origine d'un toponyme. Comme seul exemple, citons les très nombreux lieux-dits Les Blaches, La Blachère, relevés dans les Cévennes calcaires du Bas Vivarais (Pl. 1). Souvent (communes de Saint-Paul-le-Jeune, Les Vans, Saint-André-de-Cruzières) ces toponymes correspondent à de vastes étendues de lapiés et roches ruiniformes aux formes fantastiques (Bois de Païolive), qui n'ont cependant pas assez frappé l'imagination des indigènes pour inspirer des toponymes particuliers [3]. En fait, Les Blaches et Blachère, traduisant la présence du chêne en langue occitane, sont probablement antérieurs à ces formes d'érosion qui frappent plus le regard de nos jours que la présence de cette essence, fort commune dans ces régions. Un déboisement intense aux siècles passés a favorisé une érosion des sols déjà fort rapide sous climat méditerranéen, faisant apparaître ou réapparaître le substratum calcaire découpé en crevasses et dépressions innombrables.

Chaux : ce toponyme très courant est lié pour P. Fénelon au latin « calx » = calcaire ; pour Jaccard [4], c'est plutôt « calma » = champ dénudé. Il doit, à notre avis, exister un bon nombre de chaux dérivant des fours à chaux, où s'élaborait le ciment dit romain ; le

---

[1] P. Fénelon, *Vocabulaire français des phénomènes karstiques.* « Mémoires et documents ». Paris, CNRS, 1967, vol. 7, pp. 13-68.

[2] A. Dauzat, *La Toponymie française.* Paris, Payot, 1939.

[3] Les Blaches désignent des marais en Savoie (A. Gros, *Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie,* Belley, A. Chaduc, 1935).

[4] H. Jaccard, *Essai de toponymie.* Lausanne, Bridel, 1906.

pluriel serait alors déterminant. Les Chaux boisées du Jura sont peut-être à relier au calcaire, mais les autres Chaux, passées en Za en Valais, Tzo en Gruyère, relèveraient du « calma » bas-latin.

La Chaux-de-Fonds est peut-être la transcription de la Chaudefonds, source « chaude » sensible en hiver (voir 2e partie : hydronymes karstiques) représentée dans ce cas par celle de La Ronde, montrant ce caractère. Dauzat relève Chaudefonds dans le Maine-et-Loire. Célestin Nicolet note que, dans le Jura neuchâtelois, les Chaux sont cantonnées le long des synclinaux remplis de molasse tertiaire. Sur les cartes topographiques récentes, cela ne semble pas être le cas.

Les pâturages les plus déshérités en eau du Jura sont les Chaux Sèches (Risoux français), ou les simples Sèches : Sèche des Amburnex [1] (Pl. 2), Sèche de Gimel à l'ouest du Col du Marchairuz. Ce toponyme est connu aussi dans l'aire provençale : La Chau, Vézenobres (Gard).

Croset : avec ses variantes Crosettaz (Vouvry), Crozat (Lamoura, Jura français) ; ces lieux-dits montrent souvent en pays calcaire des ébauches de lapiés, et font alors songer au bas-latin « corrosus » = rongé, corrodé. Dauzat rejette cette origine pour y substituer le tout-puissant « kar » pré-indo-européen. Tout comme son synonyme « Essert », les « Crozet » désignent des zones de défrichement où l'érosion a rapidement mis à nu la roche sous-jacente. E. Nègre [2] les rapproche du « creux » et ses dialectaux cros, croz, creuse. Les Crosets de l'Au de Tanay (Préalpes valaisannes) correspondent bien à cette proposition. Ce toponyme semble inconnu dans le Moyen-pays molassique vaudois.

Le Péraillet : zone de lapiés dans la forêt du Risoux français ; le radical peyre est sensible. Toponyme rare, inconnu en Suisse.

Essert : ce toponyme bien connu est à l'origine d'une banalisation abusive : le géographe serbe Jovan Cvijic [3] a placé dans le schéma évolutif du karst un « stade des esserts », correspondant aux lapiés naissant lorsque la couverture végétale a disparu (les pierres

---

[1] Alpem siccam en 1380 (J. Früh, *Géographie de la Suisse*. T. 1. Trad. par Ch. Burky. Lausanne, Payot, 1937).

[2] E. Nègre, *Les noms de lieux en France*. Paris, A. Colin, 1963.

[3] J. Cvijic, *La géographie des terrains calcaires*. Ed. posthume, trad. par E. de Martonne. Belgrade, 1960.

« poussent » selon l'expression populaire). On connaît autant d'Essert dans le Moyen-pays suisse ou l'Avant-pays savoyard molassique, dans la zone du flysch préalpin, que dans les régions calcaires alpines ou jurassiennes ; mais on compte moins de réussites agricoles, des suites d'essertage, dans ces dernières...

Lapiaz, lapiés : voilà le toponyme karstique par excellence ; la langue savante a adopté les deux formes, lapiaz étant réservé à une surface étendue de calcaire buriné, corrodé par les eaux agressives dont les formes mineures, d'ordre décimétrique, sont appelées lapiés. Les mots, à n'en pas douter, sont originaires des Alpes calcaires vaudoises, valaisannes et savoyardes. Dans toute l'aire d'origine, les usagers locaux prononcent le mot avec une accentuation fortement ouverte sur la première syllabe, alors que la seconde est presque muette: LApie. Sur la nouvelle carte nationale de la Suisse, la transcription est donc tout à fait correcte : Lapi di Bou [1] (Lapiés des Bœufs ou Verlorenberg, NW Sanetsch), Lapis de Zanfleuron, Lapis de Mié (W et SW Sanetsch). Quant au z graphique de lapiaz, il est maintenant tombé des cartes françaises récentes. Jaccard a malheureusement introduit une confusion en raccordant le Liapey, éboulement historique de Derborence, à lapié [2]. Les indigènes ne manquent pas de faire la distinction. L'équivalent jurassien de lapiés est laizine, lésine, lazune, ces termes désignant des gouffres en France, des lapiés dans le Jura vaudois. Relevons toutefois un Bois des Leipes, 5 km. SW du Marchairuz (Pl. 3).

Vudèche et Vuidèche : plusieurs surfaces sèches, couvertes de lapiés, en haute Gruyère (Dent de Lys). Pour Jaccard, de vuide = désert, vide.

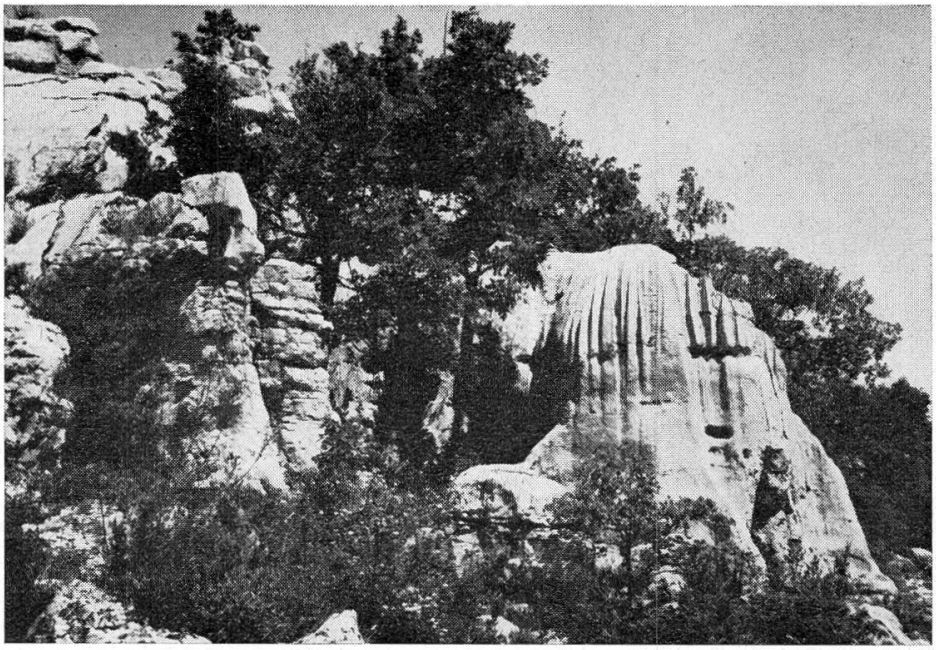
Clapier : toponyme fréquent dans les aires occitanes et franco-provençales, il désigne, lorsqu'il n'est pas détourné de son premier sens, une surface ou une pente d'éclats rocheux qui « clapent » sous les pas. Il est présent en Vercors (NW des gorges d'Engins) pour désigner les surfaces couvertes de « lauzes », plaquettes de marno-calcaire du Sénonien. S'il apparaît parfois pour représenter des

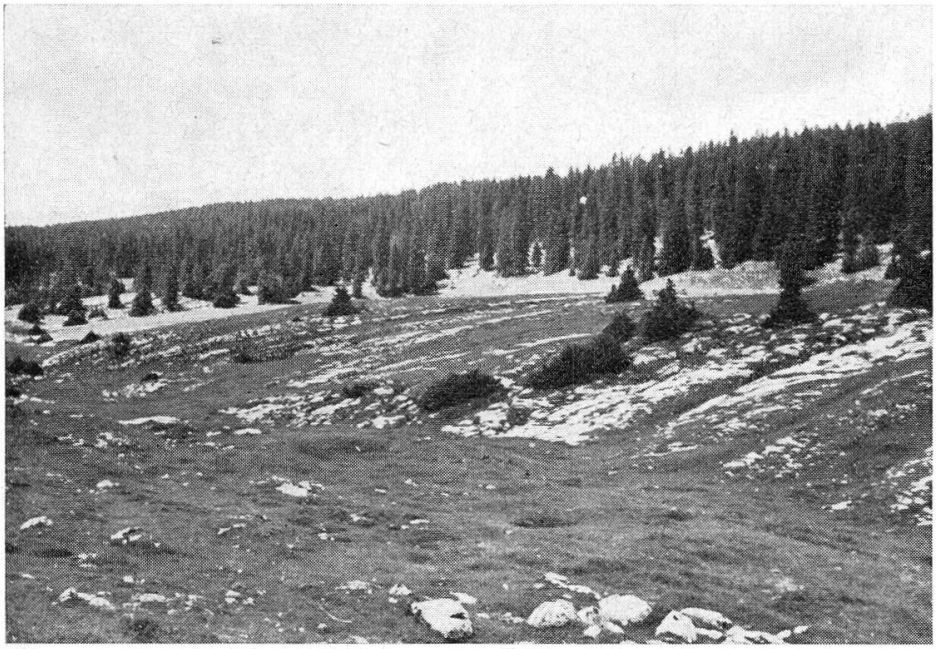
---

[1] La forme Lapée des Bœufs rapportée in Früh, op. cit., est peu usitée ; de même (p. 156), l'équivalent français « rue » des « gasse » germaniques (Karstgasse) est absent en toponymie romande.

[2] J. Früh a rétabli d'ailleurs le sens original du Liapey (op. cit., t. 3, p. 144).

Pl. 1. — Formes de corrosion dans les calcaires jurassiques du Bois de Païolive, Cévennes calcaires.
Lieu-dit Les Blaches.





Pl. 2. — La Sèche des Amburnex.

Pl. 3. — Les lapiés de la Joratte, W du Marchairuz.

lapiés, il s'agit d'une déviation, mais il faut ajouter que certains lapiés, dans des calcaires légèrement marneux, évoluent parfois en clapiers : plateaux urgoniens du Bas Vivarais [1], lapiés des Couches rouges du Crétacé des Préalpes médianes romandes ou chablaisiennes (W Pierre du Moëllé) [2].

Gour : ce toponyme, utilisé en spéléologie pour désigner les bassins clos par des barrages naturels de calcite, n'est qu'un maillon d'une chaîne de substantifs plongeant dans les origines du langage. En terminologie « de surface », ce mot, dérivant du latin « gurges », prend en Suisse romande plusieurs formes : Grand et Petit Coor (= lacs supérieur et inférieur de Fully, Valais), le Gor (marais de la Vraconne, Jura vaudois), deux bassins fermés du Goz (Nord de la Tornette, Ormonts). Partout, même au petit Gooz de Corbeyrier sur Yvorne, un creux plus ou moins profond, rempli d'eau, sans émissaire superficiel.

L'Urqui : nous citons ce toponyme, désignant une surface de grands lapiés au nord de la Cape au Moine (Gruyère), sans rien pouvoir proposer quant à ses origines. Les usagers (migrants des alpages d'été) savent que depuis longtemps, seuls les ovins y trouvent quelque chose à brouter.

Les Enfers : si ce toponyme n'est pas toujours attaché au calcaire, il revient avec une telle fréquence dans les régions karstiques qu'il faut bien l'envisager ici, avec ses formes dérivées : Creux d'Enfer de Druchaux, du Petit Cunay (ces deux au Sud du Mont Tendre, Jura vaudois), Creux d'Enfer de Panex sur Ollon, énorme entonnoir dans le gypse. Les vallons et trous de l'Infernet sont légion dans toute l'aire occitane, et « montent » jusqu'en Dauphiné : Trou de l'Infernet, Le Néron / Grenoble. Le village jurassien des Enfers est dans une vaste dépression fermée, à l'endroit précis où les eaux s'engouffrent sous terre. Partout, ce sont des lieux évocateurs de mystère, voire d'effroi, restés sauvages jusqu'à nos jours ; les Creux d'Enfer du Jura vaudois, percés de gouffres, pièges à froid en été, portent les essences primitives jurassiennes : pin nain, daphné, bruyère. Citons encore le Creux d'Enfer dans la cluse de Fort l'Ecluse.

---

[1] Lieux-dits : La Clappe, Les Clapas, etc.

[2] Mais en Haute Maurienne, il peut même désigner un vrai « dérochoir » : le Clapier de Faudans.

Les Audannes : ce haut bassin fermé, au sud du Wildhorn, est à lier, selon Jaccard, aux Audon et Oujon, tous endroits fermés de tous côtés par les rochers. A rapprocher aussi, croyons-nous, des Otannes, Otans des Hautes Alpes calcaires. Le suffixe -dannes ne serait donc pas à rapprocher de tanne > danne. Notons encore la forme Ugeon, Tannay sur Vouvry, Préalpes valaisannes. Mais l'Au désigne un pâturage en bien des endroits de nos Préalpes (l'Au de Tanay, Valais).

Hydronymes karstiques

Rivières, ruisseaux, lacs et marais, mais surtout sources et pertes révèlent, en pays calcaire, une étonnante variété d'hydronymes, qui montrent bien le rôle joué par l'eau dans l'esprit des indigènes. Là aussi, plusieurs toponymes ont passé dans la langue savante, mais les relevés sur le terrain ou sur documents en font découvrir bon nombre qui auraient tout aussi bien pu définir, dans le schématisme didactique, un phénomène précis.

Chaudanne : célèbre exsurgence [1], affluent direct de la Sarine en aval de Château d'Œx. Autres formes : Tschudana près Salquenen (résurgence des eaux du Daubensee, Gemmi), les Chaudannes à Leytron et Bovernier (Valais). Dans tous ces cas, il s'agit de sources dont les eaux, de provenance lointaine et/ou profonde, sont à température constante, et par suite, ne gèlent pas en hiver, mais dégagent alors un fin brouillard les faisant passer pour chaudes (« calidus » = chaud). La seconde partie est-elle à rapprocher des danne et tanne ? Le vocable n'est peut-être pas spécifique des régions calcaires : il y a plusieurs Tchudana dans les Grisons, dans les régions de roches métamorphiques.

Bourbouillon : ce terme est bien l'équivalent bugeysan du « ponor » serbo-croate : la plupart des Bourbouillons fonctionnent alternativement comme perte et comme exsurgence, certains (haute chaîne du Jura) exclusivement comme perte. Notons encore : le

---

[1] Il faut réserver le mot exsurgence pour une rivière souterraine de provenance inconnue ou produit de circulations multiples confluant sous terre, et garder résurgence pour le retour au jour d'un cours d'eau enfoui en un endroit précis et connu. Le terme « source vauclusienne » représente aussi une forme précise, et sa généralisation est malheureuse.

Bourbouillet, résurgence temporaire à Saint-Alban sous Sampzon (Ardèche), le Pré Barbouillon (Château des Prés, Jura français), La Bourbouille, résurgence à Saint-André de Cruzières (Ardèche). Mais la célèbre Bourboule auvergnate est en plein pays volcanique...

Groin : quoique limité au Bugey, ce toponyme pittoresque désignant une exsurgence (le plus souvent temporaire) mérite d'être mentionné ici comme représentatif d'un phénomène géographique précis traduit en parler dialectal. Un exemple: Groin de Marchamp, sous le Tantainet, Bas Bugey.

Narines : comme le précédent, ce terme désigne une exsurgence à l'aspect suggestif. Citons les Narines de Taney, au NE de la Tour de Mayen, Préalpes vaudoises, exsurgence temporaire à double orifice. Dans le Jura on connaît un gouffre à double entrée, baptisé Narines de Bœuf, sur la commune de Saicourt.

Bief, Bied : d'origine celtique, ce mot est attribué à maints cours d'eau jurassiens, français ou suisses: Bief Froid (Lamoura, France), Bief Noir (lac des Rousses), le Bied (Môtiers, Val de Travers, Les Ponts de Martel). Sous d'autres formes encore (occitan: béal, bezal), ce vocable désigne très souvent un ruisseau né d'une résurgence ou tributaire d'une perte, mais il n'est pas spécial au calcaire.

La Doux : terme particulièrement usité pour les sources des pays calcaires, sous diverses formes : la Diaz (Concise, Vaud), la Doux (source de l'Areuse), la Doye (Commugny, Vaud), la Douai (Pont de la Caille, Savoie, affluent des Usses). La grotte de la Diau, nord du Parmelan, Haute Savoie, est malheureusement devenue grotte de l'Adieu sur les nouvelles cartes de l'Institut géograhique national français...

Formes souterraines, formes d'enfouissement des eaux

Tane : toponyme karstique aux formes et emplois nombreux ; commun aux Alpes calcaires de France, Italie et Suisse, rattaché étymologiquement à tanière, il peut prendre les formes suivantes : tane, tanna (avec ou sans z graphique), tano, danna, dane, tanay, tanet. La forme danne est inconnue en Suisse, plus courante en Savoie : Danne aux Loups, flanc ouest du Semnoz. On connaît quelques tanes dans le Jura : Tane à l'Ours (Arzier, Jura vaudois). Les toponymes

Tanay ou Tanet désignent plutôt, semble-t-il, l'endroit riche en tanes. La proposition de E. Nègre, qui veut faire venir tanière (même substrat que tane) de « tasson », blaireau en langue d'oïl, ne nous séduit guère, mais l'on peut encore moins suivre le *Dictionnaire géographique de la Suisse* (Attinger, Neuchâtel) qui propose le « tann » germanique tout comme Vincent [1]. Faut-il rechercher une nouvelle base italo-celtique, ou plus ancienne encore ? Les cavernes ne sont-elles pas un des premiers lieux pour lequel l'homme ait dû former un mot ?

Le Poteu : c'est d'abord une importante caverne, unique de ce nom, à proximité du village valaisan de Saillon, au-dessus des sources de la Sarvaz. C'est aussi un passage, une cheminée coupant une paroi rocheuse : le Poteu des Etales (équivalent de l'ancien Porteur de Bois), faisant communiquer Derborence à l'alpe de Fenadze. On connaît aussi le Poteu de Mié, voisin du précédent. Il faut peut-être rapprocher le Poteu de Saillon au « potu » bourguignon, désignant un creux, une petite dépression. Vient-il du préceltique « pott », que l'on retrouve dans le « pothole » anglais ?

Emposieu : terme bien connu en Suisse romande et dans le Jura franc-comtois, désignant des entonnoirs ou puits naturels absorbant les eaux superficielles. Jaccard a relevé la forme Embossu, près de Renan (vallon de Saint-Imier), et cite l'ancien nom dialectal des entonnoirs de Bomport, à la Vallée de Joux : les Embouchoz, ou Imbouchoz. Citons encore l'Engolieu, au-dessus de Montmollin, et de Neuchâtel, désignant encore une perte. L'Embouteillon est le correspondant bugeysan de l'emposieu du haut Jura.

Tourne : désigne en Provence des pertes où les eaux s'engouffrent en tournant ; le lieu-dit la Tourne (Rochefort, Neuchâtel) n'est pas à rapprocher de cette acception ; ici, seule tourne la route de Neuchâtel aux Ponts de Martel.

Aven : ce vocable, dont Dauzat dit avoir retrouvé les origines (ab-incus), a vu son aire primitive largement étendue par son emploi généralisé en spéléologie. Le village valaisan du même nom, au-dessus de Conthey, ne semble pas être relié à cette origine: point de gouffre à proximité, ni même de cours d'eau, comme c'est le cas au contraire pour le Pont Aven breton.

---

[1] A. Vincent, *Toponymie de la France*. Bruxelles, 1937.

Balme : sous ses variantes baume, barme, barma, et ses diminutifs baumette, balmette, est commun à l'aire provençale et franco-provençale. Pour E. Nègre, l'origine est dans la « balma » gauloise. Notons aussi la forme « bâme » : la Bâme, pâturage au sud du Mont Sâla (Jura vaudois), la Bâme, résurgence de la rivière souterraine de Milandre, Ajoie. Ce toponyme n'est pas propre aux régions calcaires : Pont de la Beaume, sur le basalte de la Haute Ardèche. Il a aussi une curieuse extension, très rare, dans l'aire germanique : Waldisbalm, grotte au SW du Rigi.

Ces quelques toponymes choisis parmi une collection vaste et toujours incomplète, montrent bien les liens unissant les problèmes linguistiques et la géographie ; hors de leur contexte, prononcés sans attention, ils perdent leur sens premier, et parfois jusqu'à leur contenu original. L'étude de leurs aires d'usage conduit à mettre au jour les profondes identités qui peuvent réunir des régions fort distantes mais proches l'une de l'autre par la recherche et l'emploi du mot précis qui tiendra dans le langage la place d'une image, d'un son, d'un phénomène, d'un lieu caractérisé mais répété sous d'autres cieux, en d'autres langues, et représentant toujours la même chose.

Grégoire TESTAZ.